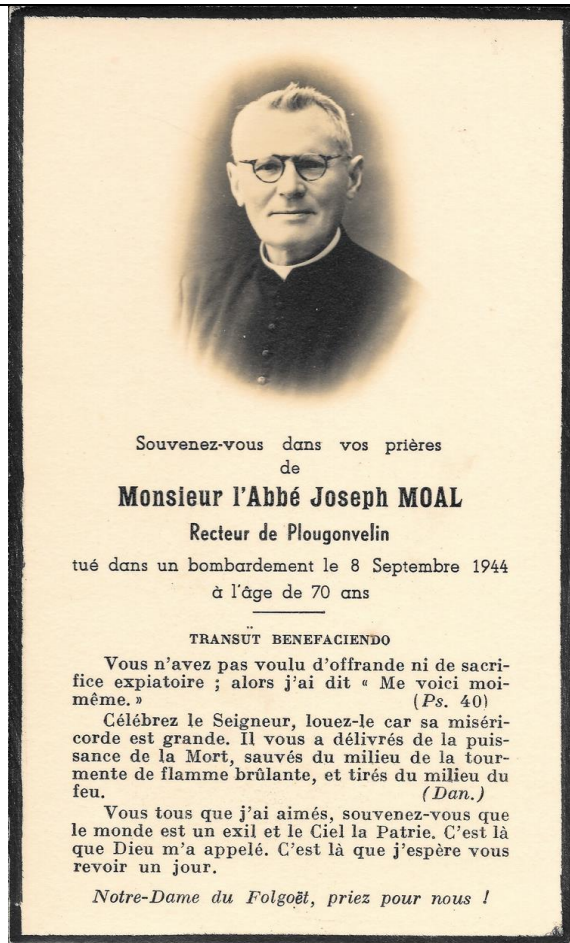




Moal Joseph : Né le 3-01-1874 à Saint-Pol ; 1898, prêtre ; 1899, vicaire à la Martyre ; 1900, vicaire à Scrignac ; 1906, vicaire à Guiclan ; 1922, recteur de Plouégat-Guerrand ; 1932, recteur de Plougonvelin ; décédé le 8-09-1944.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1947 p. 298-301.

(cliché coll. privée)

M. Joseph Moal, Recteur de Plougonvelin. — Le 8 septembre 1944, le soir de la fête de Notre-Dame du Folgoat, M. l'abbé Joseph Moal, recteur de Plougonvelin, était tué dans son jardin, la tête emportée par un obus américain, Sa mort consterna ses paroissiens et tous ceux qui le connaissaient.

Il naquit en 1874, dans la ferme de Pen-ar-Ru, en Saint-Pol-de-Léon, benjamin d'une nombreuse famille, d'une de ces familles patriarcales de jadis, si rares aujourd'hui, où l'on n'était parcimonieux ni de sa peine, ni de la vie. L'enfant grandit dans une atmosphère de foi vive et de piété, dont on se fera une idée en songeant que tous les hommes de la maison, pères, oncles, frères, étaient membres de la Congrégation de la Sainte Vierge, naguère si florissante dans la Ville Sainte. On y considérait aussi comme un honneur de donner des prêtres et des religieuses à l'Eglise. Une de ses soeurs s'était faite religieuse ursuline ; un de ses oncles, M. Le Sann, était recteur de l'île de Batz et en fut pendant 32 ans, jusqu'à sa mort en 1909, le pasteur vénéré. Son frère aîné, Bernard, était lui aussi entré dans le sacerdoce et allait être nommé vicaire à Guiclan, où il mourait en 1892. Il comptait plusieurs cousins prêtres. On ne s'étonnera donc pas de voir naître dans le cœur du jeune enfant la vocation sacerdotale.

Il fut mis au collège, comme externe surveillé au Petit Séminaire de Kéroulas. Il allia au goût de l'étude un entrain très marqué au jeu : là où il se trouvait régnaient le mouvement et la vie. Certes, ce ne fut pas sans faire subir quelques accrocs au règlement, qui interdisait aux externes de se charger de commissions pour les pensionnaires ; bien souvent on eût pu, voir Joppik Moal arriver dans les cours les poches bourrées de paquets de tabac destinés à ses camarades. La contrebande

n'échappait pas à l'attention vigilante du Supérieur, le bon M. Cardinal, qui dans la suite aimait à le lui rappeler, mais qui en ce temps-là fermait les yeux et lui pardonnait en raison de l'animation et de la saine gaîté qu'il entretenait parmi les élèves.

Ordonné prêtre en 1894, l'abbé Jh Moal débuta dans le ministère paroissial comme vicaire à La Martyre, d'où il fut transféré à Scrignac. En 1906, il fut nommé vicaire à Guiclan sur la requête du recteur de cette paroisse et suivant le désir des paroissiens, auxquels l'abbé Bernard Moal avait laissé un si bon souvenir qu'ils voulurent le voir revivre au milieu d'eux dans la personne de son frère. Il y passa le reste de son vicariat, interrompu par la guerre 1914-1918, pendant laquelle il fut mobilisé et prit part à la campagne de Salonique. Au mois de mars 1922, il recevait sa nomination de recteur de Plouégat-Guerrand : il y demeura jusqu'à la fin de 1932, époque où il devint recteur de Plougonvelin.

Durant tout son ministère de vicaire ou de pasteur, il se montra un prêtre zélé au service des âmes. Il se faisait 'tout à tous ; sa caractéristique était la bonté, une simplicité toute cordiale : riches et pauvres, grands et petits trouvaient auprès de lui le meilleur accueil et l'abordaient sans hésiter. C'était une joie pour les paroissiens de le voir arriver dans leurs maisons ; il était si compréhensif, si affable qu'ils le considéraient comme un membre de la famille, A Plouégat, il aimait, le dimanche après vêpres, se mêler aux joueurs de boules dans l'allée du presbytère et faisait la partie avec eux. Il y mettait le même entrain, la même charité qu'autrefois dans ses jeux de collégien ; et quand son ministère le retenait ailleurs, les joueurs en étaient comme déçus et attristés : leur recteur leur manquait. Durant l'occupation, au moment où le pain se faisait rare et de mauvaise qualité, des enfants l'abordaient avec leur tartine d'un pain un peu plus blanc pour lui en offrir un morceau ; M. le Recteur voulant leur faire plaisir acceptait de partager avec eux et la figure de ces petits s'illuminait de joie. Il était d'une grande générosité envers les pauvres, et, quand il allait voir ses malades, il leur apportait des fruits et des gâteries. Les confrères trouvaient chez lui l'hospitalité la plus cordiale. Quand il se rendait chez eux aux jours de réception, il n'était pas rare de voir M. Moal arriver avec sa musette' pleine de salades, de tomates, de raisins ou de cerises. Il distribuait libéralement les produits de son jardin, car il était un jardinier émérite, Une de ses joies était d'amener ses hôtes visiter ses plantations : on s'arrêtait devant chaque arbre dont il suivait le développement avec la plus grande attention; il en disait l'histoire, en évaluait les promesses ; et en s'en allant, les visiteurs emportaient une brassée de fleurs ou de belles grappes de raisins. Pour lui se vérifiait à la lettre la maxime de l'évangile : « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir ».

Voici que la guerre éclatait de nouveau et cette fois avec la guerre venaient la défaite et l'occupation : heures pénibles dont M. Moal souffrit profondément. Il- eut cependant une chance que ne connurent pas les recteurs et curés des environs. Ceux-ci en effet eurent leurs presbytères réquisitionnés et occupés en grande partie par les Allemands. Voir l'ennemi pénétrer jusque dans l'intimité de votre demeure, vivre à longueur de journées dans la société de cette soldatesque, avoir à supporter son vacarme nocturne qui vous faisait passer des nuits blanches : épreuve qui fut épargnée au recteur de Plougonvelin. Son presbytère, bien que des plus beaux et des plus vastes, ne fut pas occupé par les Allemands. Il le dû sans doute à la multitude des villas du Trez-Hir et à l'énergie du maire, M. Le Goasguen, à défendre ses administrés. Lui, dont les nerfs étaient à vif et la sensibilité exaspérée quand il voyait les ennemis, on peut imaginer la vivacité de ses réactions s'il avait dû vivre dans leur promiscuité et subir leurs vexations.

La Providence se réservait de lui faire payer ce privilège par une épreuve autrement cruelle, au moment même où sonnait l'heure de la délivrance. En août 1944, les Allemands, traqués, refluaient vers les pointes extrêmes du département. Tout un groupe se trouvait encerclé, au début de septembre, dans le réduit formé par Plougonvelin, Le Conquet et la Pointe Saint-Mathieu. L'artillerie américaine et les avions, par vagues successives, le pilonnaient de leurs obus et de leurs bombes et

s'efforçaient de réduire au silence les grosses batteries allemandes. Les fermes s'écroulaient ou brûlaient, les victimes, blessés et morts, se multipliaient. Le mardi 5 septembre, 2 grosses bombes éclataient tout près du presbytère, dévastant le jardin, endommageant fortement la façade Est de la maison tandis qu'à l'intérieur des cloisons s'effondraient. Des obus trouaient les murs et la toiture de l'église, bouleversaient le cimetière, si bien que les victimes durent être enterrées dans le jardin du presbytère.

L'heure de la bataille suprême approchait ; la population du bourg, sur le conseil qu'on lui avait donné, s'était retiré dans les terrains vagues et dans les fermes qui bordent la mer et qui avaient des chances de rester en dehors de la zone des combats. Le matin du 8 septembre, le recteur et son vicaire célébraient leur messe, la messe de la Nativité de la Sainte Vierge, dans l'église trouée, vide, solitaire dans le bourg désert. Quels sentiments remplissaient le cœur de M. Moal en célébrant sa dernière messe ? Vraisemblablement la pensée de sa mort possible, probable même, ne fut pas absente de son esprit et il dû l'offrir en union avec la divine Victime. Les jours précédents en effet le pressentiment de sa fin prochaine le hantait ; il s'informait auprès de sa sœur de l'âge où étaient morts les prêtres de la famille ; il disait : « Nous vivons des jours où nous devons nous lever le matin avec la persuasion que pour le soir nous serons entrés dans notre éternité. »

Dans l'après-midi, les bombardements recommencent. Les Américains, mal informés, croient qu'il y a 5.000 Allemands rassemblés au bourg, alors qu'il n'y en a pas trente, et ils ont décidé d'en finir. Plusieurs heures durant, les vagues de bombardiers se succèdent, arrosant le bourg et la vallée qui va du bourg au Treiz-Hir. Au milieu d'un vacarme infernal, du ronflement des avions, du sifflement et de l'explosion des bombes qui creusent des entonnoirs gigantesques, les toitures sont démantelées, les maisons s'écroulent, les arbres sont tordus, brisés avec fracas ou violemment arrachés, des incendies s'allument de toutes parts ; vision d'horreur véritablement dantesque. Durant ces heures d'épouvante, les deux prêtres, restés au presbytère avec leurs deux servantes, assistent, le cœur navré, à cette dévastation inutile, qui réduit les demeures de leurs pauvres paroissiens dans un état pitoyable. Voici que vers 6 heures du soir, des flammes s'échappent de l'église qui est bientôt tout entière en feu. Le recteur et le vicaire, aidés de trois autres hommes restés sur place, essaient d'abord de combattre l'incendie. Leurs efforts s'avèrent bien vite impuissants, et ils sont réduits à sauver de l'église et de la sacristie les objets les plus précieux, tandis que les avions continuent leur lugubre besogne. A 8 heures du soir, l'édifice tout entier est la proie des flammes ; on ne peut plus en rien retirer. M. le Recteur vient de déposer une dernière bannière dans le salon du presbytère. Une accalmie s'est produite, les oiseaux de mort ont disparu du ciel... Mais l'artillerie entre en jeu ; elle encadre de ses coups la maison presbytérale, les obus se rapprochent. M. le Vicaire a tout juste le temps de s'engouffrer dans la tranchée-abri, invitant le Recteur à le suivre. Quelques minutes se passent et ce dernier n'apparaît point, M. Guénégan sort et trouve M. Moal dans l'étroit passage qui mène de la cour d'entrée au jardin, affaissé, la tête volatisée par un obus.

Le lendemain, les Allemands se rendaient et la population put rentrer ; elle contemplait, avec la consternation que l'on devine, l'étendue du désastre, les maisons éventrées, les ruines fumantes (l'église, dont il ne restait plus que les murs et le clocher et demeurait atterrée de la mort de son pasteur. Les obsèques se firent le dimanche après-midi. L'office funèbre fut chanté devant la croix du cimetière, au pied de laquelle on avait déposé le cercueil du défunt, encadré par six autres cercueils contenant des paroissiens, victimes eux aussi du bombardement. Quelques prêtres des environs et une foule de paroissiens y assistaient. On l'enterra provisoirement dans son jardin, ce jardin qu'il avait cultivé avec tant de soin. Quelques semaines plus tard, il était exhumé et transporté à Saint-Pol pour y être descendu dans le caveau familial où ses restes reposent désormais en attendant la résurrection glorieuse. Sa figure, son souvenir vivront longtemps encore dans le cœur de ses

paroissiens et de ceux qui l'ont connu ; car partout où il a passé, il a fait aimer dans sa personne le prêtre.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 29/08/1947 p.298.*